

COLLECTION BIOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR LAUREN SEBBAG ET STÉPHANE GOULHOT

Pour obtenir notre catalogue, vous pouvez nous écrire à :
info@editionsdufelin.com
et consulter notre site :
www.editionsdufelin.com

Illustration de couverture :
Diglee

© Éditions du Félin, 2018
7, rue du Faubourg-Poissonnière, 75009 Paris
ISBN : 978-2-86645-878-2

CATHY BERNHEIM

Mary Shelley

Au-delà de Frankenstein



Critique de cinéma et de littérature, traductrice des autobiographies d'Angela Davis et d'Emma Goldman, **Cathy Bernheim** a écrit des biographies d'artistes (*Francis Picabia, Valentine Hugo*) et des essais féministes (*Perturbation, ma sœur, L'amour presque parfait*).

Elle y raconte le dépôt de la gerbe « À la femme inconnue du soldat inconnu » à l'Arc de Triomphe en août 1970 par une dizaine de militantes du futur MLF, dont elle-même, ainsi que la création de la rubrique du « Sexisme ordinaire » avec Simone de Beauvoir dans la revue *Les Temps Modernes*. Passionnée de science-fiction médicale, elle a imaginé le pendant féminin de Victor Frankenstein en pionnière de la procréation artificielle dans un roman intitulé *Cobaye Baby*. Avant de consacrer une biographie à son arrière-grand-oncle *Hippolyte Bernheim*, précurseur de l'hypnose thérapeutique.

PRÉLUDE UN ENLÈVEMENT

Le 28 juillet 1814, à quatre heures du matin, un cabriolet s'arrête au coin de Hatton Garden, non loin du 41 Skinner Street, à Londres. Le poète Percy B. Shelley, qui a veillé toute la nuit, en descend. Dans l'obscurité, une silhouette féminine court à sa rencontre : c'est Mary Godwin, la jeune femme qu'il vient enlever à son père, car celui-ci a refusé de consentir à les laisser s'aimer.

Et pourtant ils s'aiment, lui le poète et elle la jeune fille. Un vrai conte de fées. Du moins, quand on le raconte. Mais, dans cette histoire, nous le verrons bientôt, le récit des événements est une chose, leur vécu en est une autre.

Pour l'instant, deux amoureux se retrouvent. Lui est un aristocrate au visage avenant, aux boucles blondes, l'air encore adolescent malgré ses vingt-deux ans, de constitution plutôt fragile. Elle, pour sa part, a tout de la jeune fille timide, effacée et bien élevée. Du moins en apparence. Car son esprit frondeur s'accorde déjà passionnément à celui du poète, renvoyé trois ans auparavant d'Oxford pour avoir publié un pamphlet intitulé *De la nécessité de l'athéisme*.

Son esprit l'aime, son corps a suivi. Quelle autre raison aurait, à seize ans, Mary Godwin (qui n'est pas encore Mary Shelley) de quitter si vite la maison paternelle ?

Mary est repartie à l'intérieur régler quelques détails. Shelley attend, le cœur battant (note-t-il plus tard dans leur journal commun). Mary revient. Elle est accompagnée de Jane Clairmont, fille de la seconde épouse du

père de Mary. C'est décidé : ils partiront à trois. Celle que l'histoire retiendra sous le nom de Claire Clairmont, future maîtresse de Lord Byron, est un chaperon d'un genre particulier : née huit mois après Mary, c'est une adolescente impressionnable, exaltée, fortement attirée, elle aussi, par Shelley. On ne sait trop comment elle a réussi à se glisser au milieu du couple, mais elle est là et sera là, pesant parfois de toute sa présence, tout au long des huit années que va durer la vie commune errante de Percy et Mary.

Le cabriolet cahote sur le pavé de cette rue londonienne et les emporte vers la mer. Ici commence l'une des aventures littéraires les plus curieuses de notre culture. Un périple extravagant pendant lequel deux êtres vont effectuer ensemble, à travers l'Europe, une course affolée et sans répit pour gagner sur terre leur part de paradis. Leur parcours commun s'achèvera huit ans plus tard, le 14 juillet 1822, quand l'eau va rejeter sur les rives d'un lac italien le corps de Percy B. Shelley, mort noyé quelques jours avant son trentième anniversaire.

Ce voyage tragique n'est que le début d'une histoire, celle de Mary Shelley, auteure à l'âge de dix-huit ans d'un classique de la littérature fantastique devenu un mythe de notre temps : *Frankenstein*.

PREMIÈRE PARTIE

VOYAGE, VOYAGES

CHAPITRE I UN LOURD HÉRITAGE

Appellation contrôlée

Comme la grande majorité des femmes aujourd'hui encore, Mary va porter au cours de sa vie plusieurs noms de famille. Comme la grande majorité des femmes aujourd'hui encore, elle en assumera le poids. Chaque fois, l'histoire d'une famille s'inscrira dans sa chair, dans sa façon d'être au monde, dans le regard des autres et dans ses perspectives d'avenir. Pour Mary, cette difficulté propre au destin féminin se double d'une autre particularité : chacun des noms qui la désignent tour à tour est un nom célèbre, connu du public et des cercles du pouvoir intellectuel de son époque.

Née sous les feux des projecteurs, Mary grandit à l'ombre de la gloire passée de sa mère et de la notoriété paternelle, devient mère sous la surveillance jalouse d'un patriarche inflexible (Sir Timothy, le père de Percy Shelley), soucieux de préserver son nom de tout scandale (et, reconnaissons-le, n'y parvenant pas souvent du vivant de son fils). Adulte chargée de responsabilités (elle élève seule son fils car elle ne s'est jamais remariée), elle n'a alors de cesse d'imposer à tous l'image exacte de ce qu'elle veut être : ni Mary seulement (prénom qu'elle partage avec sa mère), ni Mary Godwin (nom porteur des douleurs de l'enfance), ni Mary Wollstonecraft Shelley (nom qui désigne un pacte entre le présent et le passé), mais simplement, le plus exactement possible : Mary Shelley. Femme adulte, veuve et écrivaine réputée en son temps.

Une naissance avec violence

Mary est née à Londres le 30 août 1797 à 23 heures 20. Onze jours plus tard, le 10 septembre 1797, à 7 heures 40 du matin, sa mère meurt d'une septicémie. Fait divers banal, à une époque où les grossesses sont en permanence « à risque ». Une histoire de placenta mal évacué (compliquée par le recours à plusieurs médecins venus relayer une sage-femme dépassée par les événements ou impuissante) a mis fin à la vie de Mary Wollstonecraft à l'âge de trente-huit ans. Elle laisse deux filles : Fanny Imlay (trois ans) et la petite Mary, fruit d'une union relativement brève avec William Godwin : un homme qui était son amant depuis un an mais son époux depuis cinq mois seulement.

Un an pour connaître intimement une femme, ce n'est pas beaucoup, mais cela a suffi pour que William Godwin soit profondément, passionnément – quoiqu'en apparence froidement – amoureux. Cela, on peut l'affirmer, non seulement parce que ça fait joli dans une biographie et qu'on aime toujours parler d'amour, mais parce qu'il reste des traces écrites de cette union : les lettres que se sont échangées Mary Wollstonecraft et William Godwin¹ entre le 13 juillet 1796 et le 30 août 1797, date de naissance de leur fille Mary.

1. *Godwin et Mary*. Lettres de William Godwin et Mary Wollstonecraft éditées par Ralph M. Wardle, University of Kansas Press, 1966.

Un mariage de raison passionnée

L'homme prend le corps de la femme, et laisse rouiller son esprit [...] et qui peut dire combien de générations il faudra pour que se développent la vertu et les talents des descendantes affranchies de ces esclaves abjectes ?
Mary Wollstonecraft, *Défense des droits de la femme*.

Lorsqu'ils se croisent pour la première fois, Mary Wollstonecraft et William Godwin ne se plaisent guère. La rencontre a lieu le 13 novembre 1791 chez Joseph Johnson, l'éditeur du premier essai de Mary Wollstonecraft : *Vindication of the Rights of Man*, paru un an plus tôt. Défense des principes qui ont animé les débuts de la Révolution en France, le livre a fait scandale dans la bonne société anglaise, pour qui Mary Wollstonecraft fait figure de diable en jupon. Les rumeurs courant sur ses amours tumultueuses, où elle cherche à concilier passion et liberté, n'ont pas aidé à adoucir sa réputation. William Godwin ne pense pas beaucoup de bien de cette femme d'esprit aux manières pourtant douces : il s'en méfie. Il n'a pas encore fait paraître son œuvre majeure, un essai intitulé *Political Justice* (1793), qui connaîtra un grand retentissement et sera réédité de nombreuses fois. Elle ne garde pas une très bonne impression de cet homme brillant mais péremptoire, excessivement raisonneur et physiquement assez terne.

Ils se revoient quatre ans plus tard chez une amie commune, et les choses ont considérablement changé. La seconde édition de *Political Justice* vient de paraître, mais William Godwin a pris conscience de l'extrême solitude affective dans laquelle il s'est réfugié trop longtemps.

De son côté, Mary Wollstonecraft est en train de faire le deuil de tous ses espoirs : les idéaux de 1789 noyés dans le sang de 1793, une vieille liaison impossible qui se solde par la charge d'une enfant illégitime, et deux tentatives de suicide.

Ils sont mûrs pour la rencontre.

Ils n'ont pourtant vraiment pas l'air faits l'un pour l'autre.

Fils de pasteur, devenu pasteur puis renonçant au sacerdoce, William Godwin est un homme d'un abord difficile, replié sur lui-même, à l'intelligence mordante, rigoureux à l'excès et extrêmement soucieux des convenances dans tous les domaines à l'exception d'un seul : celui de la pensée.

Pour sa part, l'auteure de *Vindication of the Rights of Man* a dressé dans son livre majeur, *Vindication of the Rights of Woman* (« Défense des droits de la femme »), un constat lucide, sans appel, de la situation des femmes à son époque, et jeté les bases d'un féminisme rationaliste qui semble particulièrement ardu à mettre en pratique. Fille aînée d'un hobereau alcoolique dont elle redoutait la violence, et qui a laissé ses trois filles sans fortune à leur majorité, Mary Wollstonecraft a dû gagner sa vie comme préceptrice et s'est intéressée de près à l'éducation des filles. C'est d'ailleurs par ce biais qu'elle est devenue écrivaine, commettant (le mot n'est pas trop fort) un manuel d'éducation des filles qui ne manquait ni de poigne, ni de belles idées, mais presque totalement de sens de la psychologie des enfants.

Les voilà donc tous deux réunis par une attirance mutuelle dont William Godwin dira plus tard dans son livre consacré aux œuvres de sa femme :

La prédilection que nous avons conçue l'un pour l'autre était de cette sorte que j'ai toujours regardée comme le plus pur et le plus raffiné des amours¹.

Mais ils mettent six mois à devenir amants. Le temps pour William Godwin d'envoyer ce qui semble être... une demande en mariage à une autre ! Et d'être repoussé. Le temps pour Mary Wollstonecraft de rompre définitivement avec Gilbert Imlay, le père de sa fille Fanny. De s'accoutumer, aussi, aux manières brusques d'un soupirant qui ne soupire guère mais lui jette à la tête, par lettre interposée, les arguments rationnels de sa passion en vers de mirliton.

Mary Wollstonecraft a son franc-parler et la réponse qu'elle fait à la première lettre d'amour de William Godwin est assez pittoresque :

[...] Je veux par ailleurs vous rappeler, lorsque vous m'écrivez en vers, de ne pas choisir la tâche la plus aisée, mes perfections, mais de plonger dans vos propres sentiments, c'est-à-dire de me donner un survol de votre cœur. Je vous en prie humblement, ne faites pas de moi « un bureau sur lequel on écrit », à moins que vous ne vous reconnaissiez en toute honnêteté ensorcelé².

Derrière cette façade ironique se cache pourtant une femme fragile qui, ne l'oublions pas, a tenté par deux fois de se suicider l'année précédente. Sa fragilité, ses incertitudes transparaissent dans sa réaction à leur première nuit d'amour :

[...] Méprisant la fausse pudeur, j'ai presque peur d'avoir perdu de vue la véritable. [...] Considère ce qui s'est passé comme une fièvre de ton imagination ; une de ces légères

1. William Godwin, dans sa présentation de *Memoirs* de Mary Wollstonecraft.

2. Lettre du 1^{er} juillet 1796.

secousses mortelles auxquelles tu peux être sujet, et moi je redeviendrai un promeneur solitaire. Adieu ! J'allais ajouter : Dieu te bénisse¹ !

Et l'on mesure la force des sentiments de William Godwin à ce qu'il lui répond immédiatement :

Comme n'importe quel autre homme, je ne peux parler que de ce que je connais. Mais cela, je peux l'affirmer pleinement : rien de ce que j'ai vu en toi ne pourrait le moins du monde me faire penser qu'en méprisant la fausse pudeur, tu as perdu de vue la véritable. Je ne vois rien en toi que je ne respecte et n'adore².

Ainsi donc, ils vont s'aimer, se le dire autant qu'ils le peuvent, campant sur leurs positions de principe quant à la vie commune, la liberté dont chacun doit pouvoir user et abuser à sa guise. Ils vivent dans deux maisons séparées. Mary Wollstonecraft élève la petite Fanny, écrit un livre³, mène sa carrière, reçoit des visites, parfois celle de Godwin. Elle garde avec lui ce ton d'irrespect amical si caractéristique, une douce raillerie pleine de tendresse devant laquelle le vieux garçon (il a alors tout juste quarante ans) fond comme neige au soleil :

Veux-tu pas, comme dirait Fannykin, passer me voir aujourd'hui ? [...] Je suis venue chez toi hier, avant d'aller dîner, non pour Mary⁴, mais pour emmener Mary – est-il nécessaire de préciser à votre Savante Philosophie que j'entends par là *moi-même*⁵ ?

1. Lettre du 17 août 1796.

2. Lettre du 17 août 1796.

3. *The Wrongs of Woman*, ou *Maria*, Oxford University Press, 1976. Présenté par Gary Kelly.

4. Il s'agit de son livre *Mary, a fiction*, paru en 1788.

5. Lettre du 11 août 1796.

Quand, comme dans tout couple composé de personnalités trop extrêmes, les crises éclatent, ils apprennent à les négocier. Il n'est pas, loin de là, le plus délicat des épistoliers ni des amants, et elle riposte en femme ulcérée qui a connu trop de désillusions en amour pour laisser passer le moindre orage sans réagir. Ils s'envoient alors des mots d'excuses, évoquent les conversations difficiles qui les ont tenus longtemps éveillés, se pardonnent. La plus grave de ces crises a lieu lorsque Mary Wollstonecraft apprend qu'elle est enceinte. Il est alors question de mariage : la fierté de Mary Wollstonecraft ne s'accommode plus de ces liaisons sans lendemain qu'elle a connues jusqu'alors. Elle refuse de mettre au monde un autre enfant illégitime. Elle aspire à la stabilité, à un peu de paix, à une position sociale indiscutable, et, en ce temps-là, la seule qui soit vraiment pour les femmes est celle de femme mariée. Mais pour envisager le mariage, elle doit se battre d'abord contre sa propre méfiance, contre elle-même qui écrivait à William Godwin à propos de l'union de Montagu et de Sarah Wedgwood :

J'ai pour n'importe lesquels de mes amis se préparant à se marier un peu le même sentiment que j'aurais si on les condamnait aux travaux forcés à Spielberg [une prison allemande]. Il est possible que le despote meure et que le nouveau despote salue son accession au pouvoir en ouvrant toutes les geôles : c'est à peu près le seul espoir que puisse avoir l'infortuné prisonnier.

Mais elle doit aussi se battre contre son amant, qui n'envisage pas cette union légitime avec beaucoup plus d'enthousiasme.

La bataille dure vraisemblablement du mois de janvier au mois de mars. Les attermoissements de William

Godwin emplissent Mary Wollstonecraft d'amertume. Parfois, elle se décourage :

Je suis orgueilleuse, peut-être, consciente de ma propre pureté et de mon intégrité, et de nombreuses circonstances de ma vie ont contribué à éveiller en mon cœur un mépris indigné pour les règles d'un monde auquel j'aurais depuis longtemps souhaité le bonsoir si je n'étais pas mère¹.

Mais elle tient bon, et le mariage a lieu, le 29 mars 1797, cinq mois presque jour pour jour avant la naissance de la petite Mary.

Des idées au logis

Imaginez qu'un jour Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre aient annoncé à la France médusée qu'ils allaient se marier : c'est à peu près l'effet que fit ce mariage. Dans les cercles intellectuels et le public qui suivaient de près, depuis des années, les idées avancées que professaient (chacun de son côté) Mary Wollstonecraft et William Godwin, on s'indigna. Des amis proches protestèrent. En quelque sorte, la vie privée de ces deux-là était trop publique pour que cette histoire soit considérée comme une affaire privée. Ce n'était pas un homme et une femme qui se mariaient pour des raisons qui leur étaient propres : c'était l'Union libre qui épousait la Pensée radicale.

Or si Mary Wollstonecraft avait eu besoin de notoriété et de gloire pour échapper au déclassement social dont elle avait souffert à son entrée dans le monde adulte, elle commençait à entrevoir les dégâts que la vie publique produisait sur sa vie personnelle. Son « mépris indigné

1. Lettre à Amelia Anderson.

pour les règles [du] monde » englobait désormais les règles spécifiques du monde intellectuel radical de son époque. Cette morale parallèle, mise en place par les porte-parole du rationalisme de 1789, était aussi peu rationnelle que celle des puritains bien-pensants. Et pour Mary Wollstonecraft, le manque de raison était ce dont souffrait le monde :

Qu'est-ce qui fait la supériorité de l'homme sur le monde animal ? La réponse est aussi claire que deux et deux font quatre : c'est la Raison¹.

Et en ces temps de transformations, le monde souffrait de mille maux : révolutions, guerres, émeutes secouaient l'Europe et sa lointaine cousine, l'Amérique.

Les tensions qui, tour à tour, ont traversé nos nations depuis l'époque préindustrielle peuvent être lues comme les craquements plus ou moins prononcés de deux continents qui s'éloignent l'un de l'autre. Chaque fois qu'une société a, dans les faits, contredit trop violemment les principes qui la régissaient jusqu'alors, les conflits sociaux et politiques ont pris le devant de la scène. Et plus le pouvoir en place a résisté aux changements nécessaires aux citoyens pour qu'ils vivent relativement mieux à la fin qu'au début de leur vie, plus les événements ont été sanglants. Les révolutions, les guerres civiles sont des fractures irréparables de sociétés qui n'ont pas su prévoir les changements sociaux, chercher les solutions intermédiaires, jeter des ponts entre le passé et le futur. Dans

1. *Défense des droits de la femme*, Payot, Paris, 1976. Présenté par Marie-Françoise Cachin.

un présent irrespirable, on n'a « rien à perdre que son oppression », et les peuples l'ont chanté sur tous les tons.

Mary Wollstonecraft et William Godwin étaient de ceux qui ont cherché à jeter des ponts entre l'époque de la société agricole et l'ère industrielle, entre le temps des privilèges et celui des masses. Ils s'étaient pour cela forgé une arme avec les penseurs de leur génération, : la Raison.

Et la Raison veut que nous regardions, à la lumière de ce que nous savons maintenant de cette époque, quelques faits réels incontournables de l'Angleterre à l'aube du XIX^e siècle, si nous voulons comprendre de quels nouveaux outils la pensée avait besoin pour adapter l'être humain à ses nouvelles conditions de vie. Des outils que forgèrent les parents de Mary Shelley afin d'agir sur le monde qui allait être le sien.

Industrialisation, boom démographique, urbanisation : l'Angleterre, puissance mondiale de premier plan, est au cœur du tourbillon. À chacun de ses problèmes, l'Angleterre du XVIII^e siècle apporte des solutions conservatrices : continuité, maintien des traditions, verrouillages qui vont craquer irrémédiablement au siècle suivant – et se brisent encore aujourd'hui.

L'industrialisation, c'est l'introduction des machines dans la production et l'accélération de celle-ci. Les inventions qui sous-tendent notre modernité sont presque toutes nées au XVIII^e siècle.

La chimie se dote, en 1787, de la nomenclature que nous lui connaissons aujourd'hui. Le nouveau système des poids et mesures est adopté en France en 1790. Côté transports, la première montgolfière s'envole le 21 novembre 1783 (conquête de l'air) ; le premier bateau à va-

peur remonte la Saône à partir de Lyon le 15 juillet 1783 (conquête de la vitesse : mais il faudra attendre 1784 pour voir arriver la première locomotive à vapeur, et 1814 pour la mettre sur rails). Dans le domaine des communications, le premier télégraphe visuel date de 1790. Quant aux innovations de la vie quotidienne, elles sont plus anciennes mais plus lentes : la première machine hydraulique (machine de Marly : 1676), le premier éclairage de ville est mis en place à Paris en 1667, mais la première lampe à huile date de 1783 (conquête de la lumière), la lampe à gaz artificiel de 1790, la batterie électrique de Volta de 1799. Des méthodes industrielles sont mises au point : procédé de fabrication du papier à partir du bois (1732) ; de fabrication de la porcelaine (1740, très utilisée dans l'aéronautique un siècle plus tard) ; des nouveaux procédés pour la peinture et l'encaustique (1749) ; le procédé de fabrication de l'acier (1788). Et même, puisque nous parlons littérature, le premier crayon à mine de plomb de M. Conté (1795), suivi de l'arrivée de la première machine à fabriquer le papier (1798). La France a joué un grand rôle dans ces inventions, mais l'Angleterre a souvent produit les cerveaux capables de les appliquer, surtout à grande échelle.

Car l'échelle va s'agrandir. Le boom démographique de l'Angleterre du XIX^e siècle se prépare : le pays passera de dix à trente-sept millions d'habitants entre 1801 et 1900. Cette inflation des techniques et des citoyens entraîne l'exil des paysans vers les villes. N'importe quel manuel d'histoire le rappelle, mais les chiffres sont frappants. Au cours du XIX^e siècle, la population de Londres et celle de Paris vont être multipliées par quatre, celle de Vienne

par cinq, celle de Berlin par neuf et celle de New York par... quatre-vingts ! La seule Angleterre, qui compte deux villes de plus de cent mille habitants en 1800, en comptera douze en 1850 et cinquante en 1913.

Voilà l'époque où s'apprête à vivre Mary Shelley. Une époque dont Charles Dickens dira :

Il y eut le meilleur et le pire des temps,
Un siècle de sagesse, un siècle de folie,
Ère de la foi comme de l'incroyance,
Saison de la lumière et saison de la nuit,
Printemps d'espoir, hiver de désespérance¹.

Little William

L'enfant que Mary Wollstonecraft et William Godwin attendaient devait s'appeler William, comme son père. C'est du moins ainsi qu'ils le nomment dans leur correspondance. Dès le mois de juin, William Godwin écrit :

Ton William (me connais-tu sous ce nom ?) salue affectueusement le trio M, F le dernier et le moindre (du moins par la taille), little W.²

... et Mary Wollstonecraft lui écrit le même jour (leurs lettres se croisant) :

William est vivant – et mon apparence ne fait plus aucun doute –, tu percevras, j'ose le dire, la différence. Quelle bonne chose que d'être un homme³ !

1. *Charles Dickens : Un conte de deux villes*, trad. Jeanne Métifeu-Béjeau, Gallimard, 1970.

2. Lettre du 10 juin 1797.

3. Lettre du 10 juin 1797.

Le futur père, quant à lui, a parfois de très jolies façons de dire à son épouse combien il est heureux : il termine une de ses lettres d'un claironnant :

Salue William en mon nom. Tu sais peut-être comment le faire¹.

Ainsi, William est vivant : et même si Mary Wollstonecraft pense souvent à son amie de cœur Fanny Blood, morte dans ses bras douze ans plus tôt en mettant au monde un enfant, c'est sans appréhension avouée qu'elle s'apprête à accoucher du petit William. Le jour de l'accouchement, elle envoie trois notes à William Godwin, qui attend en vaquant à ses affaires habituelles. Dans l'après-midi, en plein travail, elle lui demande de ne pas lui rendre visite. Il viendra le soir, après le dîner, à temps pour entendre les premiers cris du nouveau-né. Ou, plus exactement, de la nouveau-née : Mary.

Dans la nuit, les complications interviennent et William Godwin court chercher lui-même le chirurgien, qui va extraire le placenta à la clarté des bougies, sans anesthésie, jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Le lendemain, dans la matinée, William Godwin rend enfin visite à Mary Wollstonecraft, qui se sent beaucoup mieux, et à la petite Mary. Il a décrit cet instant d'émotion dans un de ses romans, *Saint-Léon* :

Je n'oublierai jamais l'entrevue que nous avons eue immédiatement après son premier accouchement, les effusions avec lesquelles nous nous sommes retrouvés lorsque tout danger fut écarté [...], le sens du sacré avec lequel la mère présenta son bébé à son mari [...].

1. Lettre du 15 juin 1797.